

Décrochage étudiant dans le Rhône: il n'y a pas de fatalité

Des décrocheurs, il y a en a toujours eu et il y en a encore. Timidement, mais davantage qu'auparavant, les universités accompagnent les étudiants dans d'éventuelles réorientations.

La couleur est souvent annoncée la première heure du premier cours, dès l'arrivée en étude supérieure : " Seulement 40% d'entre-vous passerons à l'étape supérieure." Que font les 60% autre pourcent ? De plus en plus, les universités accompagnent les étudiants qui décrochent vers d'autres filières. Alors, manquer sa première année, est-ce si grave que ça ?

Découvrez notre dossier sur ces nombreux jeunes qui quittent les bancs des études supérieures, et pourquoi ce n'est pas forcément un drame.

Décrochage étudiant :

il n'y a pas de fatalité

Découvrez notre dossier sur ces nombreux jeunes qui quittent les bancs des études supérieures, et pourquoi ce n'est pas forcément un drame

Le Progrès/Muriel Florin

Des décrocheurs, il y a en a toujours eu et il y en a encore. Timidement, mais davantage qu'auparavant, les universités accompagnent les étudiants dans d'éventuelles réorientations.

La première année est vraiment critique. Une fois qu'elle est validée, les étudiants sont sur les bons rails Philippe Malbos, vice-président stratégie numérique et pilotage à Lyon 1

« Je me souviens du premier jour dans un amphi, certains étaient assis sur les marches. Les premiers mots ont été pour nous dire que seulement 40 % d'entre nous passeraient en deuxième année. »

À 18 ans, son bac option sport en poche, Loïc (prénom d'emprunt) était pourtant content d'arriver en Staps (sciences et techniques des activités physiques et sportives) avec « l'idée de devenir guide de haute montagne ». Content mais pas longtemps.

« J'ai quand même passé les partiels, mais sans avoir du tout bossé. » C'était il y a six ans.

Cap sur la réorientation

Bon an mal an, cinq à six étudiants sur dix ne valident pas leur première année à l'université , et un étudiant sur cinq finit par sortir des études supérieures

sans aucun diplôme. « Les analyses montrent que la première année est vraiment critique. Une fois qu'elle est validée, les étudiants sont sur les bons rails », rappelle Philippe Malbos, vice-président stratégie numérique et pilotage à Lyon 1. Il y a aussi toujours eu des zigzags dans certains parcours. Loïc n'a pas le sentiment d'avoir été accompagné dans le sien.

Pourtant, à Lyon 1 comme dans les autres universités lyonnaises, on martèle que les étudiants sont moins livrés à eux-mêmes qu'auparavant, plusieurs dispositifs d'aide à la réussite à l'appui

« C'est vrai. Aujourd'hui, l'étudiant a beaucoup d'interlocuteurs, que ce soit la direction des études, les services d'orientation, la médecine, un parrain... », confirme Fabien Lafay, au pôle réussite de Lyon 3. Avec un bémol. « On ne fait pas forcément mieux, mais on fait plus. On rajoute des étages à la fusée, mais elle finit parfois par être trop lourde pour décoller. »

Quoi qu'il en soit, les universités insistent sur les erreurs d'orientation et leurs corollaires, les dispositifs de réorientation. À Lyon 1, c'est la semaine « Changer de cap » ; à Lyon 2, la semaine « Rebond » pour suivre des cours ailleurs afin de bifurquer dès janvier ; tandis que Lyon 3 élargit le dispositif « Réo' » : douze semaines pour aider des étudiants de première année de droit à définir un projet professionnel et de réorientation pour l'année suivante. « Nous souhaitons apporter une deuxième chance à des jeunes qui se rendent compte que ce n'était pas cela qu'ils voulaient faire », résume Michel Wissler, responsable du service d'orientation de cette université.

« Le décrochage n'est pas forcément un échec. Ce peut aussi être un temps pour réfléchir » Marie-Karine Lhommé, vice-présidente en charge de la formation à Lyon 2

Partout, on relativise les chaos de ces « parcours non linéaires ».

« Ce n'est pas pour cela qu'on est perdu pour la société. Le décrochage n'est pas forcément un échec. Ce peut aussi être un temps pour réfléchir », souligne ainsi Marie-Karine Lhommé, vice-présidente en charge de la formation à Lyon 2. « C'est parfois mieux de se poser plutôt que de continuer tête baissée », note Michel Wissler.

Se préparer à un concours, regarder les écoles - de plus en plus nombreuses - qui proposent des rentrées décalées, voire des semestres accélérés, s'investir dans une association... Loïc ne songe plus à devenir guide de haute-montagne, mais il espère terminer cette année un master en école d'architecture. Entre-temps il est passé à Lyon 2 en Arts du spectacle, et a largement contribué à l'organisation d'un festival de musique. Son projet ? « Ouvrir et animer un lieu culturel ».

Un peu moins de 200 000 étudiants (199 860) étaient inscrits dans les établissements de l'enseignement supérieur de l'académie de Lyon à la rentrée 2018*. Un nombre en hausse de 15,4 % sur 5 ans. Si l'augmentation est en partie imputable au boom démographique de l'an 2000, la tendance ne devrait pas s'inverser. L'agglomération lyonnaise et la région Auvergne Rhône-Alpes, sont dynamiques et attractives.

*Source Focus mars 2020, Notes et analyses, académie de Lyon

ParcourSup ou APB : une orientation très liée au milieu social

Le taux de réussite en licence de la cohorte 2016 atteint pour les étudiants de familles très favorisées, alors qu'il ne dépasse pas pour ceux de familles défavorisées.

De manière plus générale, que ce soit avec APB ou Parcoursup (depuis 2018), l'origine sociale et le niveau scolaire sont des critères déterminants dans la répartition des nouveaux bacheliers, avec trois groupes : les bacheliers professionnels et technologiques vont vers des filières courtes – en particulier des BTS du secteur production – et des licences non sélectives.

Les titulaires d'un bac général avec mention bien ou très bien opte pour la classe préparatoire (en CPGE scientifique 69 % des admis sont d'origine sociale favorisée ou très favorisée).

Entre ces deux extrêmes, un groupe plus mixte socialement et scolairement, qui se dirige vers des DUT, médecine, ou des licences sélectives.

Pour rappel, en 2019, l'État a dépensé en moyenne 11 500 euros par étudiant. La collectivité en verse un peu plus de 15 000 pour chaque inscrit en classe préparatoire, un peu plus de 14 000 pour les STS et environ 10 000 pour ceux qui vont à l'université.

Témoignages

Après une première année décevante, ils ont finalement trouvé leur voie

« Rien ne me donnait envie »

Niels Landrau, 22 ans

« J'avais demandé plusieurs DUT parce que je savais qu'en licence, je serais trop libre. Mon idée, c'était d'apprendre à travailler dans un laboratoire. Mais j'ai été refusé de partout... Je suis donc allé vers un de mes derniers vœux : une licence à Grenoble. Là, j'ai eu un problème de logement, à cause d'un dossier qui s'est perdu. J'ai donc cherché à rentrer à Lyon, où j'ai été admis en licence de physique. Mais c'était un choix par dépit. Comme je suis arrivé après la vraie rentrée, je ne connaissais personne. Et je n'aimais pas du tout l'ambiance. Les profs avaient l'air plus fatigués de venir que les étudiants. Rien ne me donnait envie, rien ne m'intéressait. En un mois maximum, j'ai décroché. Je n'ai même pas passé les premiers partiels. Je prenais le bus et mes parents pensaient que j'allais en cours. En vrai, je ne faisais rien.» C'était vraiment une sale période. Aujourd'hui, après avoir travaillé dans un atelier de réparation de trottinettes, Niels a repris des études de biologie à l'Ucly (Université catholique de Lyon). Ce qui change ? « Je suis davantage sûr de ce que je veux faire. Les cours sont plus intéressants, on est davantage encadrés. Ce n'est pas comme à la fac où tu y vas si tu veux. Au bout d'un certain nombre, les absences t'enlèvent des points. »

« Au bout d'un mois j'étais démotivée » Maya Annibaliano, 19 ans

« Si cela s'était bien passé, je n'aurais pas pris cette décision. » Originaire d'Annecy, un bac mention Bien en poche depuis juin, Maya s'est inscrite dans la foulée en Histoire de l'art à l'université Lumière Lyon 2. Et elle en est partie au bout de quelques semaines. La jeune femme avance d'abord des raisons pratiques : « J'avais loué exprès un appartement sur les quais du Rhône parce que je croyais que les cours se déroulaient là. Et je me suis retrouvée à Bron, avec un emploi du temps plein de trous. » Des raisons quasi-techniques aussi . « On était trop nombreux, on n'entendait même pas le prof quand il parlait. Au début je me disais qu'il fallait prendre sur moi, que j'allais y arriver... Mais à chaque cours, avec des gens qui discutent à côté, c'est dur. Au bout d'un mois j'étais démotivée. » Maya est retournée vivre à Annecy où elle s'est inscrite dans une école privée d'art et design. L'inscription à l'année coûte 6000 euros. Elle vise l'entrée aux Beaux-Arts l'an prochain. « Je suis boursière, c'est une somme... »

« Je vis ma première rentrée comme un échec, parce que je n'ai pas réussi à m'autodiscipliner, mais ne regrette pas du tout d'être là où je suis. Il y a de plus petits effectifs et cela me convient. »

" Pour l'étudiant qui ne sait pas pourquoi il est là, ou bien qui s'est trompé, le risque de décrocher est fort "

Fabien Lafay, responsable du pôle réussite

à Jean-Moulin Lyon 3

? 44 % des bacheliers 2016 inscrits en 1re année de licence à la rentrée suivante ont obtenu leur diplôme en 3 ou 4 ans (31,7 % en 3 ans). En DUT, la réussite en deux ou trois ans est de l'ordre de 80 %.

? Cette réussite en 3 ou 4 ans est plus fréquente pour les femmes (49 %) pour les bacheliers généraux (52 %) et les détenteurs d'une mention « Très bien ou bien » au baccalauréat (plus de 70 %).

A contrario, 15 % des bacheliers professionnels valident une licence en 3 ou 4 ans.

? Il varie de façon importante selon les disciplines (près de 47 % en sciences politiques et droit, 40 % en sciences économiques, 41 % en sciences santé).

? Et dans les universités lyonnaises ? Sur la même cohorte 2016, parmi les inscrits en première année de licence, ils sont 41,2 % à obtenir leur diplôme en 3 ou 4 ans à l'Université Claude-Bernard Lyon 1. Cette proportion atteint 45,9 % à Lumière Lyon 2. Elle est de 49,7 % à Jean-Moulin Lyon 3.

" En dépit de ce qui est véhiculé, les études post-bas sont exigeantes "

Fabien Lafay est responsable du pôle réussite à l'Université Lyon 3. Il travaille depuis plusieurs années sur les problématiques d'échec et conçoit notamment des modules de développement personnel pour les élèves et les étudiants. Il est l'auteur de l'ouvrage Confiance et estime de soi, aux Editions L'Étudiant. Rencontre.

Pourquoi ne repère-t-on pas forcément les étudiants quand ils sont en train de décrocher, par exemple avec les absences ?

« Il y a 6 500 étudiants en première année à Lyon 3, ce n'est pas comme dans une école... L'absentéisme est en effet un signal d'alerte. On pourrait imaginer que les enseignants en TD (Travaux dirigés) fassent l'appel pour faire remonter au service scolarité les noms de ceux qui sont absents quatre fois avant mi-octobre, afin que nous puissions les joindre. Mais ce n'est pas si simple : cela signifie un fichier, une base de données, ce qui implique de passer par la Cnil (Commission nationale informatique et liberté). En réalité, c'est une procédure lourde. Aujourd'hui, il faut donc attendre les partiels de fin de semestre. À ce moment-là, les établissements signalent les absents, car la présence est une condition pour percevoir les bourses. »

Être absent, c'est forcément un facteur de décrochage ?

« Il y a une dizaine d'années, nous avons réalisé une étude sur ce point, et effectivement le seul fait de venir en cours favorise la réussite. Parmi les étudiants, 83 % de ceux qui venaient passaient en année supérieure, contre 14 % de ceux qui ne venaient pas.

Parmi ceux qui assistaient en moyenne à un cours sur deux, la réussite s'élevait à environ 40 %. »

Pourquoi ne viennent-ils plus ?

« Parce que le prof ne nous donne pas envie de venir : c'est souvent la première raison qu'ils invoquent. Le prof n'a pas l'air content d'être là, il fait des réflexions désagréables, disent-ils aussi. L'affectif fonctionne beaucoup, en particulier sur les jeunes d'aujourd'hui... Les cours à distance n'aident pas. »

Ils se plaignent aussi des conditions d'accueil...

« En effet, cela ne favorise pas toujours leur motivation. Le premier jour, la première heure, dans beaucoup de filières et quelle que soit l'université, beaucoup d'étudiants entendent qu'ils seront 40 % à passer à l'étape supérieure... C'est un message supposé les inciter à travailler, censé les responsabiliser.

Mais l'enfer est pavé de bonnes intentions ! En réalité, on flingue des étudiants avec ce discours. Les écoles de commerce délivrent exactement le message inverse en leur disant : "L'année démarre et vous avez toutes les chances d'y arriver." »

Y a-t-il un profil type de l'étudiant décrocheur ?

« Le premier critère, c'est le projet. Pour l'étudiant qui ne sait pas pourquoi il est là, ou bien qui s'est trompé, le risque de décrocher est fort. Contrairement à ce qui est souvent dit, le type de bac ne conditionne pas forcément la réussite. Lorsque le projet de l'étudiant est solide, cela ne joue pas. En revanche, c'est un facteur aggravant si le projet est fragile.

On évoque moins souvent d'un autre paramètre, ce qu'on pourrait désigner par la combativité. Beaucoup de lycéens parviennent à l'université sans faire

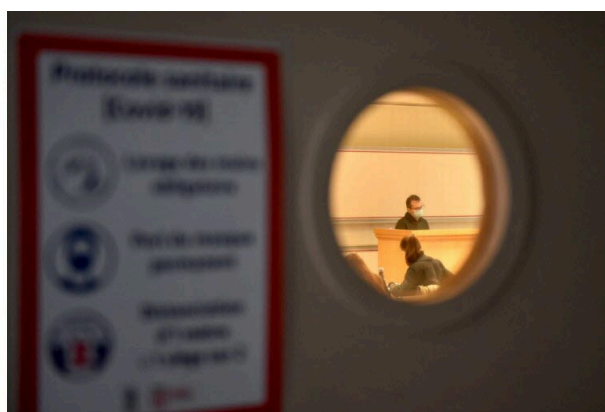
trop d'efforts. Or, en dépit de ce qui est véhiculé, les études post-bac sont exigeantes, quelle que soit la filière. Lorsque leurs résultats sont insuffisants, beaucoup préfèrent se réorienter plutôt que se mettre à bosser... Et cela concerne toutes les catégories sociales. »

Top

Built with Shorthand



<https://leprogres.shorthandstories.com/d-crochage-tudiant-il-n-y-a-pas-de-fatalit/assets/zDunL9YYIn/streamworkimage6b7fei3o-1600x1067.jpeg>



https://cdn-s-www.leprogres.fr/images/A2E3A865-8387-47A8-996C-9B71F140E474/NW_detail/title-1638187196.jpg

par Muriel Florin

